

« Rencontre au sommet »

Alban Berg	Sonate op. 1
Franz Liszt	Sonate en si mineur
	Pause
Frédéric Chopin	Sonate n° 3 op. 58 en si mineur - Allegro maestoso - Scherzo . Molto vivace - Largo - Finale . Presto ma non tanto

Le mot « dissolution » peut être interprété de différentes manières. Dans la musique dite tonale, il décrit le moment où l'on passe de la dominante à la tonique. La tension accumulée se dissout dans le centre harmonique du morceau de musique. Une expérience gratifiante ! Mais quelque chose de tout à fait différent peut également se « dissoudre », quelque chose qui rend impossible la dissolution décrite si familière : le système d'ordre et de hiérarchie des sonorités musicales, la plus grande importance de certaines notes dans un certain contexte, bref : la tonalité elle-même peut se dissoudre.

Pourquoi cette digression scolaire ?

Pour l'entreprise qui nous occupe ici - la rencontre avec les trois sonates de Berg, Liszt et Chopin - il faut quelques provisions. Comme pour la randonnée en haute altitude, il faut de l'endurance et de la persévérance (pour ceux qui écoutent comme pour ceux qui jouent), sans oublier une orientation sûre. Mais qui se sent sûr de son coup dès le premier accord de la sonate de Berg ?

Ce morceau nous coupe l'herbe sous le pied, là où nous nous sommes si longtemps tenus dans la confiance en des ordres éternels. C'est comme si les unités de mesure n'étaient plus valables sur notre carte, la différence entre le centimètre et le kilomètre a été effacée !

En même temps, une chose est claire : l'anarchie ne règne pas ici. La musique évolue selon ses propres - nouvelles - règles et Berg ne réinvente pas tout à fait la roue : une fois que les oreilles se sont habituées aux nouvelles conditions météorologiques, on découvre des étendues mélodiques étonnantes, des initiatives rythmiques, des roches harmonieuses

... et des vues sur le sommet : la conception du monde de Liszt, sa sonate en si mineur. Comment commence-t-elle en fait ? Avec une pause, avec beaucoup de silence, avec rien. Et puis quelque chose qui frappe pianissimo - au maximum non monumental. Bien sûr, cela ne s'arrête pas là et les personnages qui s'agitent ici ont des contours si dramatiques que le « Faust » de Goethe a souvent été pris comme comparaison. Liszt réussit le coup de maître de développer ses thèmes à partir de motifs communs, de sorte que Gretchen et Mephisto, par exemple, possèdent le même code génétique. Le piano se transforme en orchestre et en scène de théâtre, le pianiste en narrateur, la musique en drame. Et comment tout cela se termine-t-il ? Avec une pause, avec beaucoup de silence, avec rien. Et avec des sons dont la résolution ressemble à la rédemption.

Celui qui, au début de la sonate de Chopin, se souvient du début de l'op. 1 d'Alban Berg, constatera à quel point nous nous sommes déplacés. Le sol qui nous a été retiré est de retour et sert de base à la grande œuvre tardive de Chopin. Cette musique est créée à partir du piano - l'instrument est amené à chanter et ne cesse jamais de le faire. Chopin peut ainsi voyager dans un monde qui tourne autour du soleil (c'est-à-dire autour de la tonique) et dont la diversité ne connaît pas de limites. La nuance, le souffle, le détail sont déterminants pour les reliefs en filigrane de cette musique. Un petit univers réside dans la signification d'un demi-ton - c'est l'un des points communs à écouter avec les œuvres précédentes. Et lorsque le sommet est atteint dans le dernier mouvement avec le passage de si mineur à si majeur, la résolution devient jubilation !